

un bateau rempli de harengs excellens. A la demande des Russes, il les conduisit dans sa maison. M. de Krusenstern reconnut le bon accueil qu'il y avait reçu, en distribuant des présens à toute la famille.

Pendant qu'il était à terre, un canot monté par des Japonais était venu à bord. Ils avaient l'air de pêcheurs, ne parurent nullement embarrassés, et firent beaucoup de questions. Quelques instans après il en arriva un autre mieux mis. Il dit qu'il était négociant, et offrit plusieurs marchandises à échanger, entre autres des livres avec des figures en bois. Au Japon il est défendu, sous peine de la vie, d'en vendre aux étrangers.

Le lendemain les Japonais, ayant un officier civil à leur tête, reparurent. « Celui-ci, dit M. de Krusenstern, parut très-effrayé de notre venue dans ce lieu, et nous pria instamment de partir sans délai, ajoutant qu'obligé d'instruire à l'instant le gouverneur de Matsmaï de notre arrivée, une flotte allait être envoyée contre nous. Pour donner plus de poids à ses menaces, il répéta plusieurs fois *boum, boum*, en gonflant ses joues, et soufflant de toute sa force, pour exprimer d'autant mieux l'effet de l'artillerie qu'on ferait jouer. La pantomime, qui annonçait sa peur, était si comique, que nous ne pûmes nous empêcher d'en rire. Je cherchai néanmoins à le

tranquilliser, en l'assurant que nous ne tarderions pas à mettre à la voile, aussitôt que le vent, qui était très-nébuleux, s'éclaircirait. Cette promesse le calma, et il entra en conversation avec l'ambassadeur sur la géographie de ces contrées. Il avait connu Laxman; il avait une idée exacte de la position du Kamtchatka et d'Okhotsk, qu'il devait à ce Russe. Quant à la géographie des îles situées au nord d'Ieso, il ne la connaissait que par ouï-dire, et d'une manière confuse. Il désignait par le nom de *Karafouto*, l'île de Tchoka de La Pérouse. Le gouvernement japonais en compte la partie méridionale au nombre de ses possessions. Cet officier nous montra sur nos cartes le port où se trouve l'établissement japonais qui est commandé par un officier. Il nomma aussi quatre des Kouriles méridionales comme appartenant au Japon; enfin, plusieurs caps et rivières d'Ieso de la même manière qu'ils étaient marqués sur les cartes japonaises.

« La discipline japonaise conserve toute sa rigueur à cette extrémité de l'empire. Nous ne pûmes engager l'officier à accepter le plus petit présent. Il refusa également un verre de saki, ou vin du Japon, boisson favorite de ses compatriotes. Son emploi était de surveiller le commerce qu'ils font avec les Aïnos; ceux-ci échangent du poisson sec et quelques pelleteries

grossières contre des pipes, du tabac, du riz, des meubles de bois, des ustensiles de cuisine vernis, et de grosses toiles de coton. Les marchands ne fréquentent cette baie qu'en été; l'officier se retire en hiver avec toute sa famille à Matsmaï. Il nous parla beaucoup de Laxman, dont il fit un grand éloge, et qui lui avait appris quelques mots de russe. Après avoir bu une tasse de thé, il la renversa comme nous, pour indiquer qu'il n'en voulait pas davantage.

« Cet officier employa son savoir dans notre langue à nous interroger pour s'assurer que nous étions effectivement des Russes. Il nous prenait pour des hommes d'une autre nation, parce que nul d'entre nous ne portait ses cheveux ni en queue, ni poudrés, comme Laxman et ses compagnons. Cette circonstance devait effectivement frapper un Japonais, puisque dans sa patrie la même mode d'arranger ses cheveux subsiste peut-être depuis plus de mille ans.

« Il nous parla d'un vaisseau russe arrivé quelque temps auparavant à Nangasaki pour y ramener des Japonais qui avaient fait naufrage sur la côte du Kamtchatka; il sentait d'autant plus le mérite de cette action, que c'était la seconde fois que les Russes traitaient si généreusement ses compatriotes. Lorsque nous lui eûmes dit que c'était notre vaisseau qui avait transporté les naufragés

à Nangasaki, que nous n'avions quitté que depuis trois semaines; la surprise et l'inquiétude se peignirent sur son rivage. Il exprima de nouveau son désir de nous voir partir au plutôt. Il nous décrivit les dangers de notre mouillage, où les ouragans sont très-fréquens, et d'une violence inconcevable au printemps et en été. On nous avait dit la même chose à Nangasaki. Je lui renouvelai la promesse que je lui avais faite, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

« Nous eûmes, toute la journée, des visites continuelles des Japonais et des Aïnos; ceux-ci donnaient des harengs secs en échange de vieux habits et de boutons; il faut que ce dernier objet ait un bien grand prix chez eux, ou bien que les harengs n'en aient qu'une très-mince, puisqu'ils en troquaient cinquante et même cent des plus beaux que j'aie jamais vus, contre un bouton. Les marchands japonais essayaient de nous vendre des pipes, des vases vernis et surtout des livres avec des figures obscènes, peut-être leur seule lecture, car ils ne les avaient probablement pas apportés de Matsmaï pour en faire commerce dans ce coin du monde. »

M. Langsdorf avait fait ce jour-là une excursion à terre avec plusieurs de ses compagnons. « Le ressac était très-fort le long du rivage; un Aïno

voyant notre embarras pour débarquer, eut aussitôt l'obligeance de venir nous chercher dans son petit canot. Il nous conduisit à sa misérable cabane, elle était construite en branchages et couverte en chaume. A l'entrée et par derrière, s'élevaient des perches ornées de feuillages et de guirlandes, vraisemblablement par un motif religieux. Le foyer était au milieu de la cabane; la famille composée d'une vieille femme, d'une jeune fille et de plusieurs hommes, était assise à terre autour du feu, sur lequel était suspendue une marmite de fer où cuisaient des poissons.

« Je sortis bientôt pour examiner les plantes du voisinage; elles ressemblaient à celles des terrains frais du nord de l'Europe: j'y vis le souci, l'angélique, la fumeterre, la préle, l'ail. Le rivage était couvert d'une quantité de goëmons de différente espèce; parmi des restes de nautilé papyracé, j'observai des noix semblables aux nôtres, mais je ne pus savoir d'où elles venaient. Le terrain du rivage était une argile durcie, dans laquelle des térébratules s'étaient nichés. Au-delà du marais qui bordait toute la côte, s'élevaient brusquement des coteaux de hauteur médiocre. Les pins et les bouleaux étaient les principaux arbres qui croissaient dans ce canton. Le rivage était coupé en plusieurs endroits par des ruisseaux limpides.

« Je vis partout beaucoup de chiens qui ressemblaient à ceux des Kamtchadales, quoique plus petits; j'appris ensuite que les Aïnos les attèlent aussi à leurs voitures et à leurs traîneaux. On rencontrait de jeunes ours dans la plupart des cabanes; on les nourrit jusqu'à ce qu'ils grandissent, et alors on les tue. On regarde leur chair comme un mets friand. C'est avec la peau de ces animaux, ainsi qu'avec celle des chiens, et celle d'un animal inconnu qui est d'un gris blanc, que les Aïnos font leurs vêtements d'hiver.

« Les maisons sont assez rapprochées les unes des autres; j'en comptai cinq fort grandes sur une étendue d'un mille d'Allemagne; il y avait dans chacune une vingtaine d'hommes faits. Ils sont trapus, musculeux et assez robustes; leur taille est au plus de cinq pieds; les femmes sont plus petites; elles ont les cheveux noirs, forts et coupés en rond; les lèvres tatouées en bleu. Quelques-uns de mes compagnons crurent aussi remarquer qu'elles avaient les bras tatoués. Lorsque je m'approchais des maisons, les femmes s'enfuyaient du plus loin qu'elles m'apercevaient, quelques-unes se cachaient derrière les hommes, de manière à pouvoir me regarder sans être vues.

« Autour de la maison du marchand qui était allé la veille à bord de la *Nadiejeda*, je remarquai plusieurs milliers de harengs suspendus à sécher. Il

me raconta que tous les ans il faisait un voyage à Ouroup et à Itouroup.

« Tout ce que j'observai me donna lieu de penser que les Japonais approvisionnent médiocrement les Aïnos des choses dont ils ont besoin, car ceux-ci sont vêtus chétivement et possèdent à peine les objets les plus indispensables aux besoins du ménage. Les Aïnos tuent le gibier avec des flèches empoisonnées; ils tirent probablement le poison d'une espèce d'aconit très-commune dans ce canton; on dit qu'il est si fort, que dans quelques minutes le sang de l'animal tué se décompose, et lui sort par la bouche, le nez et les oreilles.

« Le climat est ici bien plus rigoureux que dans les pays situés sous le même parallèle; la végétation était singulièrement retardée; la plupart des plantes ne faisaient que de pousser, très-peu étaient en fleur; la neige couvrait encore la terre en plusieurs endroits au pied des coteaux dont le sommet en était complètement revêtu. Le 12 de mai le thermomètre de Réaumur ne marquait le matin que 2 degrés, et à midi que 6 degrés au-dessus de zéro. »

Le 13 mai au point du jour la *Nadiejeda* leva l'ancre; la brume se dissipa et laissa voir distinctement la côte méridionale de Tchoka.

M. J. Klapproth, savant voyageur auquel la géo-

graphie de l'Asie a tant d'obligations, observe dans une des notes qu'il a jointes à la relation de M. Langsdorf, que c'est à tort que l'on donne à cette île le nom de Sakhalin. « Les naturels, dit-il, la désignent par celui de *Karataï*. Les Mandchous qui l'ignoraient, lui appliquèrent celui de *Saghalin-Ann'ga-Khada*, c'est-à-dire, l'île de l'embouchure noire, parce qu'elle est située devant celle de l'Amour, qui chez eux est appelée *Saghalin-Oula* (le fleuve noir). *Saghalin* qui signifie noir, n'est donc pas le nom de l'île. On doit chercher à faire disparaître ces sortes d'erreur, plutôt qu'à les répandre. Quoique le nom de *Karataï* se trouve dans les livres de géographie imprimés au Japon, comme celui qui appartient véritablement à cette île, cependant La Pérouse avait eu raison de lui appliquer celui de *Tchoka*, puisque c'était celui que les indigènes lui avaient appris.

Les Russes fixaient leur attention sur *Tchoka*, bientôt ils reconnurent le cap Crillon du navigateur français et l'écueil qu'il a nommé la *Dangereuse*; ils l'évitèrent soigneusement; à l'instant où ils en étaient le moins éloignés, ils entendirent un bruit continuel et très-fort, qu'ils attribuèrent aux vagues qui brisaient contre le rocher; bientôt ils s'aperçurent, à l'aide des lunettes d'approche, qu'il était causé par une incroyable quantité de grands

phoques, les uns couchés sur le roc, les autres à la nage.

La *Nadiejeda* franchit le détroit de La Pérouse avec des vents d'est variables, et dirigea sa route vers la baie d'Aniva sur la côte sud-est de Tchoka. « Quoique cette baie, dit M. de Krusenstern, et celle qui porte le nom de Patience, aient déjà été visitées par les Hollandais, je désirais commencer par les caps Crillon et Aniva, qui ont été déterminés astronomiquement par La Pérouse, la reconnaissance de la côte occidentale de Tchoka. Malgré l'habileté que les navigateurs hollandais ont montrée dans le dix-septième siècle, et malgré les éloges que leur donne La Pérouse, je me flattais néanmoins de rendre un service éminent à la géographie, en relevant en détail ces deux grandes baies, et en fixant leur étendue avec toute la précision possible. »

Effectivement M. de Krusenstern eut lieu de se convaincre par ses recherches que le capitaine Vries et son compagnon Schaëp avaient commis des erreurs graves; c'est à son travail que l'on doit la figure exacte de Tchoka, telle qu'elle est représentée aujourd'hui sur les cartes.

Le 14, vers quatre heures après midi, on aperçut la terre basse qui unit le cap Crillon au cap Aniva; le soir on laissa tomber l'ancre dans la partie septentrionale de la baie d'Aniva: les Hol-

landais l'ont nommée *baie des Saumons*. On avait aperçu dans la matinée un navire japonais qui était allé mouiller sur la côte orientale de la baie. Le lendemain M. de Krusenstern, l'ambassadeur et plusieurs officiers allèrent à son bord; ils y furent très-bien reçus; on les régala de saki, de biscuit, de riz et de tabac. Les Japonais montraient le plus grand désir d'obtenir du drap en échange de quelques bagatelles qu'ils offrirent; ils craignaient beaucoup les officiers civils qui demeuraient à terre, et qui, s'ils eussent découvert ce trafic, leur eussent fait sauter la tête. Le capitaine raconta qu'il était venu d'Osaca avec une cargaison de sel et de riz; il avait pris en échange des pelleteries, et surtout du poisson sec rangé dans la cale et recouvert de sel.

M. de Krusenstern apprit plus tard que le commerce avec Tchoka était de la plus grande importance pour les habitans du nord du Japon, puisque le poisson sec qu'on leur en apporte compose une partie essentielle de leur nourriture; ce trafic était libre autrefois; mais depuis quelques années le gouvernement japonais s'en est emparé, et en a fait un monopole impérial; c'est à cet effet qu'il entretient des officiers dans la baie des Saumons. Il le vend à un prix très-élevé à ses sujets, ce qui les a beaucoup mécontents; les officiers, de leur côté, diminuent

beaucoup de profit qu'il retire de cette branche de négoce.

Les Aïnos ne vinrent pas à bord de la *Nadiejeda*, et les Russes furent déçus dans leur espoir de s'approvisionner de poissons pour plusieurs jours, quoiqu'ils soient si abondans, notamment les saumons, que les Hollandais en donnèrent le nom à cette baie.

Le lendemain M. de Krusenstern voulut aller faire visite aux Japonais à leur comptoir; la violence du ressac ayant empêché les canots d'aborder, un Aïno transporta les Russes deux à deux dans son petit bateau au-delà des brisans. Le sol était, comme à la baie de Romanzov, humide et couvert de roseaux; le printemps n'y était pas plus avancé.

L'établissement japonais est sur les deux rives d'un petit fleuve dont la largeur, à son embouchure, n'est que d'une cinquantaine de pieds; les magasins sont la plupart neufs, et presque tous remplis de sel, de riz et de poissons. Les officiers japonais eurent l'air très-effrayés de l'apparition des Russes, et ne répondirent qu'en tremblant aux questions qu'on leur adressa; ils avaient rassemblé une vingtaine de leurs compatriotes et à-peu-près cinquante Aïnos, apparemment dans la crainte d'une attaque; dès qu'ils s'aperçurent que l'on n'avait pas des intentions

hostiles, toute cette troupe se dispersa. Dix grands bateaux plats étaient mouillés dans la rivière. La quantité de marchandises contenues dans les magasins fit juger que le commerce de ce comptoir doit occuper annuellement une douzaine de navires de cent à cent vingt tonneaux; c'est la grandeur de ceux dont les Japonais se servent ordinairement pour le cabotage le long de leurs côtes.

Un autre détachement était allé visiter Tarmary-Aniva, comptoir situé un peu plus au sud, et plus considérable que le précédent. « Nous n'avons débarqué qu'avec peine, à cause de la force du ressac, dit M. Langsdorf, près de l'embouchure d'une petite rivière; le rivage était très-bas; à quelques centaines de pieds de distance, s'élevaient des coteaux, par une pente si escarpée, que l'on ne pouvait y gravir. Nous avons aperçu le long de la plage une quantité de maisons des indigènes; ce n'étaient que de misérables cabanes peu éloignées les unes des autres.

« Ils ne les habitent probablement que dans le temps de la pêche, car la plupart de ceux que nous avons vus étaient des hommes faits. Nous n'avons rencontré que peu de femmes et d'enfans, et presque partout, nous avons remarqué des sentiers battus qui conduisaient, par les vallées et par les flancs des montagnes, dans l'intérieur

Le petit nombre de femmes qui se trouva sur notre passage était occupé à fendre et à nettoyer les poissons que l'on allait faire sécher. Tout ce monde travaillait en plein air; on avait seulement placé des nattes sur des perches et des rames, pour se mettre à couvert du vent. Quand nous passions devant les maisons ou devant les endroits où la besogne était en train, les hommes se levaient, faisaient quelques pas au-devant de nous, nous saluaient de la manière la plus amicale, et d'un air riant, absolument comme les Aïnos d'Iso: les femmes restaient tranquillement assises derrière leurs nattes. Il semblait que ces gens nous connaissaient, et que notre présence ne les surprenait nullement. Quelques hommes nous accompagnèrent par politesse à une très-petite distance, puis nous quittèrent. Nous avons ainsi continué notre promenade, sans être incommodés par la curiosité des naturels.

« Après avoir parcouru près d'un mille d'Allemagne, nous sommes arrivés à un endroit devant lequel des navires japonais étaient à l'ancre. Notre course avait été agréable et peu fatigante, parce que nous avons suivi un sentier très-fréquenté. Le flanc des collines couvertes de bois, était généralement escarpé et argileux. De petits ruisseaux s'échappaient des vallées qui se prolongeaient à différens intervalles dans l'intérieur. Des

ponts formés de larges planches, étaient jetés sur les plus grands de ces ruisseaux.

« Nous étant approchés des maisons, deux officiers japonais vêtus de soie, et portant deux sabres, vinrent au-devant de nous; ils nous saluèrent d'un air de bienveillance, et s'étant assis sur des nattes, sans nous inviter à en faire autant, se mirent à nous demander, comme officiellement, qui nous étions, et d'où venait notre vaisseau. Ayant écrit nos réponses, ils se levèrent, et nous firent entrer dans une maison voisine pour nous y reposer et nous rafraîchir; invitation qui fut accueillie sans façon de notre part.

« L'établissement japonais était plus considérable que celui de la baie des Saumons. Six grandes maisons et plusieurs plus petites sont construites autour d'un grand espace vide; la plupart servent de magasins. Celle où nous sommes entrés était en bois et distribuée à la japonaise; c'est-à-dire précédée d'une galerie devant laquelle il y avait une balustrade; un treillis garni de papier tenait lieu de fenêtres.

« L'antichambre était spacieuse, de tous côtés contiguë à de petites chambres ouvertes par devant, et remplie de différentes marchandises. On entra de là dans un appartement assez vaste, et élevé d'une marche; il servait de salle et de cuisine; le feu était allumé au milieu; il y avait

près de ce foyer et vis-à-vis de l'entrée, de belles nattes de paille étendues sur le plancher. On nous invita de nous y asseoir; nous en étant excusés, sur ce qu'avec nos bottes crottées, nous salirions ces nattes toutes neuves, elles furent enlevées, et on nous pria de ne pas nous gêner pour celles qui étaient dessous; quoique moins fines, elles étaient de même très-propres; nous ne pûmes donc nous en défendre, et n'ayant pas l'habitude de nous tenir à l'orientale, les jambes croisées sous nous, nous les étendîmes fort maladroitement. Nos hôtes nous voyant ainsi mal à notre aise, apportèrent de petits barils sur lesquels ils posèrent des planches; cette espèce de siège fut bien mieux à notre convenance. On nous servit ensuite sur des assiettes de bois vernissées, du riz et du poisson, et l'on donna à chacun de nous deux brochettes de bois pour nous tenir lieu de fourchettes, puis on nous régala de saki; quoique nous eussions passé six mois au Japon, c'était la première fois que nous dînions avec une famille japonaise.

« Pendant tout le temps que nous avons passé avec les japonais, nous nous sommes adressés mutuellement des questions pour nous instruire. Ces officiers nous dirent qu'ils avaient passé l'un six ans et l'autre huit dans cette île qu'ils nommaient Karafouto, et sa partie septentrionale qui leur

était inconnue, Sandan; ils pensaient qu'elle n'avait que la moitié de l'étendue d'Iso. Ils n'avaient qu'une idée très-confuse de la Russie ou des pays voisins; ils ne connaissaient pas même de nom le Kamtchatka. Ils parlaient beaucoup de Laxman.

« Nous ayant demandé la permission de voir nos fusils de chasse, ils en admirèrent la batterie qui était une chose absolument nouvelle pour eux, parce que les mousquets japonais ont une mèche comme dans les premiers temps de l'invention des armes à feu: avant de les examiner, ils s'informèrent d'un air très-inquiet s'ils étaient chargés. Je suis persuadé que pour la défense de leur établissement, ils n'ont que des arcs et des flèches.

« Je comptai jusqu'à vingt-deux Japonais qui observaient toutes nos démarches avec une attention et une curiosité extrêmes. L'antichambre était remplie d'Ainos à genoux dans l'attitude la plus soumise; lorsqu'ils eurent satisfait leur désir de nous voir, les Japonais les renvoyèrent à coups de bâton à leur ouvrage.

« Sur une colline voisine de la maison, s'élevait un petit temple, les Japonais nous permirent d'y entrer, à condition que nous ôterions nos bottes, mais il était trop tard pour profiter de cette permission. »

On ne voit dans aucune partie de ces mers au-